

Musique autour du personnage de Giacomo Casanova

C'est au fil de la lecture de "Histoire de ma vie" de Casanova que nous voyagerons dans l'Europe du XVIIIe siècle et découvrirons les multiples visages d'un personnage souvent perçu de façon simpliste. Au cours de sa passionnante vie riche en expériences, Giacomo Casanova a coïncidé avec les quatre compositeurs présents dans cet enregistrement. Comme fil conducteur entre les oeuvres de ces auteurs et les extraits originaux des mémoires de Casanova, nous avons retranscrit la musique et les danses les plus en vogue de l'époque.

Le napolitain Nicolo [Niccolò] Jommelli (1714-1774) fut l'un des grands compositeurs d'opéra italien du XVIIIe siècle. Sa carrière fulgurante commença à Naples, puis sa musique occupa les grands théâtres de Rome et de Venise et suscita l'intérêt d'autres villes européennes comme Vienne et Stuttgart ; ville dans laquelle il passa 16 années ponctuées de succès comme maître de chapelle du Duc de Württemberg et directeur de théâtre. C'est à Stuttgart qu'il forma un orchestre spectaculaire avec certains des meilleurs musiciens de toute l'Europe, parmi lesquels les frères Pla en tant que hautboïstes. Joan Baptista Pla fut le premier à s'installer dans la ville allemande en 1754, rejoint par son frère Josep Pla en 1759. Ils restèrent ensemble jusqu'en 1762, année de la mort de Josep. La perte de son frère entraîna le départ de Joan pour Paris. Il resta dans la capitale parisienne jusqu'en 1764 avant de revenir à Stuttgart où il fit partie de l'orchestre jusqu'en 1769.

Le Comte de Saint-Germain (1693-1784), est un mystérieux personnage entouré de multiples légendes. Réputé immortel, il aurait même été invité aux Noces de Cana. Il a toujours été lié à la noblesse et aux hautes sphères sociales. Parmi ses nombreux talents figurait la musique, en tant que violoniste mais aussi comme compositeur.

Le dernier compositeur auquel nous nous sommes intéressés est Luigi Rodolfo Boccherini (1743-1805). Après avoir tenté sa chance à Paris, il changea ses projets de départ pour Londres pour aller s'installer à Madrid et y suivre le grand amour de sa vie : la soprano Clementina Pelliccia. Cette dernière devint son épouse, initiant la période la plus productive et inspirée de sa vie musicale. D'après "Histoire de ma vie", le légendaire violoncelliste originaire de Lucques et Casanova se seraient croisés lors d'un dîner dans la ville espagnole de Valence.

Venise 1746

Obligé alors de penser à un métier pour gagner ma vie, j'optai pour celui de joueur de profession: mais dame fortune fut d'un avis contraire, car elle m'abandonna dès les premiers pas que je fis dans la carrière, et huit jours après je me trouvai sans le sou. Que devenir ? Il fallait vivre , et je me fis joueur de violon. Le docteur Gozzi m'en avait assez appris pour aller racler dans l'orchestre d'un théâtre, et ayant exprimé mes vœux à M. Grimani, il m'installa à celui de son théâtre de Saint -Samuel, où, gagnant un écu par jour, je pouvais me suffire en attendant mieux.

Me rendant justice moi-même, je ne mis plus le pied dans les maisons du bon ton que je fréquentais avant d'être descendu si bas. Je savais qu'on devait me traiter de mauvais sujet; mais je m'en moquais. On devait me mépriser : je m'en consolais par la conscience que je n'étais pas méprisable. La position où je me trouvais, après avoir joué un rôle assez brillant, m'humiliait; mais, me gardant le secret à moi-même , si j'étais honteux , je n'étais pas avili; car, n'ayant pas renoncé à la fortune, j'espérais pouvoir encore compter sur elle parce que j'étais jeune , et que cette volage déité n'en veut guère qu'à la jeunesse.

Avec une éducation faite pour m'assurer un état honorable dans le monde , avec de l'esprit, un bon fonds d'instruction littéraire et scientifique, et ces qualités accidentelles du physique qui sont dans le monde un passeport si avantageux, je me vois à l'âge de vingt ans devenu le suppôt d'un art sublime, dans lequel, si l'on admire avec raison la supériorité du talent, on méprise à bon droit la médiocrité.

Stuttgart 1760

La cour du duc de Wurtemberg était à cette époque la plus brillante de l'Europe. Les gros subsides que la France payait à ce prince pour un corps de troupes de dix mille hommes qu'il entretenait aux ordres de cette puissance, le mettaient en état de fournir aux dépenses que nécessitaient son luxe et ses débauches.

Ce corps était fort beau ; mais durant toute la guerre Il ne s'était distingué que par des fautes. Le duc était somptueux dans ses goûts : bâtiments superbes, équipages de chasse, écurie magnifique, caprices de toute espèce ; mais ce qui lui coûtait des sommes énormes, c'étaient les grands traitements et, plus que tout, son théâtre et ses maîtresses. (...)

Après avoir dîné seul dans ma chambre, je fis toilette et j'allai à l'opéra que le duc faisait donner gratis au public dans le beau théâtre qu'il avait fait construire. Ce prince était devant l'orchestre, entouré de sa brillante cour. J'allai me placer dans une loge au premier rang, seul et fort satisfait de pouvoir, sans la moindre distraction, entendre un morceau de musique du célèbre Jumella, qui était au service du duc. Ignorant les usages de quelques petites cours de l'Allemagne, il m'arriva d'applaudir un solo qui fut chanté à ravir par un *castrato* dont j'ai oublié le nom; et l'instant d'après, un individu, entrant dans ma loge, me parla (...) que le souverain se trouvant au théâtre, il n'était pas permis d'applaudir.

-Fort bien, monsieur ; j'y reviendrai quand le souverain n'y sera pas, car lorsqu'un air me fait plaisir, il m'est impossible de ne pas l'exprimer par mes applaudissements.

Après cette réponse, je fais appeler ma voiture, mais au moment d'y monter le même officier vint me dire que le duc désirait me parler.(...)

- Vous êtes donc M. Casanova ?
- Oui, monseigneur.
- D'où venez-vous ?
- De Cologne.

- Est-ce la première fois que vous venez à Stuttgart ?
- Oui, monseigneur.
- Comptez-vous y faire un long séjour ?
- De cinq ou six jours, si Votre Altesse me le permet.
- Bien volontiers, autant qu'il vous plaira, et il vous sera permis de claquer des mains à volonté.
- (...)

Je pris place sur une banquette, et tout le monde fut attentif au jeu des acteurs. Dans un instant, un acteur ayant chanté un air, le duc applaudit et tous les courtisans à longues oreilles d'imiter monseigneur; mais moi, qui trouvai le chant très médiocre, je me tins tranquille : chacun son goût.

Londres 1763

Nous eûmes un dîner à l'anglaise, c'est-à-dire sans l'essentiel, sans soupe ; aussi je n'avalai que quelques huîtres avec du vin de Graves délicieux ; (...)

Dans le fort de la joie, ce jeune (Edgard) fou proposa à l'Anglaise de danser la *Hornpaipe* en costume de la mère Ève, et elle y consentit, pourvu que nous prissions le costume du père Adam, et que l'on trouvât les musiciens aveugles. Je dis que, pour leur plaire, je me mettrais à l'unisson, mais que dans mon état de langueur, on ne devait pas espérer de me mettre dans l'état d'imiter le serpent tentateur. On me dispensa des frais de toilette, à condition que si je venais à sentir l'aiguillon de la volupté, je me dépouillerais comme les autres. Je promis. On alla chercher les aveugles, on ferma les portes, et les toilettes s'étant faites pendant que les artistes accordaient leurs instruments, le spectacle commença.

Ce fut un de ces moments dans lesquels j'ai connu beaucoup de vérités. Dans celui-là j'ai vu que les plaisirs de l'amour sont l'effet et non la cause de la gaieté. J'avais sous mes yeux trois corps superbes, admirables de fraîcheur et de régularité ; leurs mouvements, leur grâce, leurs gestes et jusqu'à la musique, tout était ravissant, séduisant ; mais aucune émotion ne vint m'annoncer que j'y fusse sensible. Le danseur conserva l'air conquérant, même pendant la danse, et je m'étonnais de n'avoir jamais fait cette expérience sur moi-même. Après la danse, il fêta les deux belles, allant de l'une à l'autre jusqu'à ce que l'effet naturel l'eût rendu inhabile en le forçant au repos. La Française vint s'assurer si je donnais quelque signe de vie ; mais, sentant mon néant, elle me déclara invalide.

Paris 1758

Le dîner le plus agréable fut celui que je fis avec Mme de Gergi qui vint avec le fameux aventurier connu sous le nom de comte de Saint-Germain. Cet homme, au lieu de manger, ne fit que parler du commencement à la fin du repas, et je faillis l'imiter en partie, car au lieu de manger, je ne faisais qu'écouter avec la plus grande attention ; il est vrai qu'il était difficile de parler mieux que lui.

Saint-Germain se donnait pour prodigieux, il voulait étonner et il réussissait souvent. Il avait un ton décisif, mais d'une nature si étudiée, qu'il ne déplaisait pas. Il était savant, parlait parfaitement la plupart des langues; grand musicien, grand chimiste, d'une figure agréable et maître de se rendre toutes les femmes dociles; car en même temps qu'il leur donnait du fard et des cosmétiques qui les embellissaient, il les flattait, non de les faire rajeunir, car il avait la

modestie d'avouer que cela lui était impossible, mais de les conserver dans l'état où il les prenait, au moyen d'une eau qui, disait-il, lui coûtait beaucoup, mais dont il leur faisait présent.

(...)Cet homme singulier et né pour être le premier des imposteurs, disait, avec un ton d'assurance et par manière d'acquit, qu'il avait trois cents ans, qu'il possédait la panacée, qu'il faisait tout ce qu'il voulait de la nature, qu'il avait le secret de fondre les diamants et que de dix ou douze petits il en formait un grand de la plus belle eau et sans qu'ils perdissent rien de leur poids. Toutes ces opérations n'étaient pour lui que pures bagatelles. Malgré ses rodomontades, ses mensonges évidents et ses disparates outrées, je n'eus pas la force de le trouver insolent. Je ne le trouvai pas non plus respectable ; mais, comme malgré moi et à mon insu, je le trouvai étonnant, car il m'étonna.(...)Je n'ai jamais connu un imposteur plus spirituel, plus habile et plus divertissant que celui-là."

Barcelona 1768

-Ecoutez. L'histoire n'est pas longue et elle est singulière. A peine arrivée à Barcelone, il y a deux ans, venant du Portugal, on la prit pour figurante dans les ballets à cause de sa belle figure, car pour son talent, elle n'en a pas: tout ce qu'elle fait fort bien est la *rebaltade*, sorte de saut en reculant et pirouettant. Le premier soir qu'elle dansa, elle fut vivement applaudie du parterre, parce qu'en faisant la *rebaltade*, elle montra ses caleçons jusqu'à la ceinture. Or il faut savoir qu'en Espagne il y a un eloi qui condamne à un écu d'amende toute danseuse qui, en dansant sur la scène, a le malheur de montrer ses culottes au public. Nina, qui n'en savait rien, se voyant applaudie, recommença de plus belles; mais à la fin du ballet, l'inspecteur lui dit qu'il lui retiendrait deux écus de son mois pour payer ses impudentes gambades. Nina jura, pesta, mais ne put s'opposer à la loi. Savez-vous ce qu'elle fit le lendemain pour éluder la loi et se venger?

- -Elle dansa mal peut-être?
- -Elle dansa sans caleçons, et fit sa *rebaltade* avec la même force, ce qui causa au parterre un tumulte de gaieté tel qu'on n'en avait jamais vu à Barcelone. Le comte Ricla qui, de sa loge, avait tout vu et qui se sentit à la fois saisi d'horreur et d'admiration, fit appeler l'inspecteur pour lui dire qu'il fallait exemplairement punir cette audacieuse autrement que par les amendes ordinaires. "En attendant, amenez-la-moi." Voilà Nina dans la loge du vici-roi, et qui, avec son air effronté, lui demande ce qu'il lui voulait. "Vous êtes une impudente et vous avez manqué au public. – Qu'ai-je fait?- Le même saut qu'hier. – C'est vrai, mais je n'ai pas violé votre loi, puisque personne ne peut dire qu'il a vu mes culottes; car pour être sûre qu'on ne les verrait pas, je n'en ai point mis.

Madrid 1767

Ce qui me ravit dans ce spectacle, ce fut quand, vers minuit, au son de l'orchestre et au bruit des claquements de mains, on commença par couples la danse la plus folle qui jamais se puisse imaginer. C'était le fameux *fandango*, (...). Le plaisir que j'avais à voir cette bacchanale me faisait jeter des cris. Le masque qui m'avait mené là me dit que pour avoir une juste idée du *fandango*, il fallait le voir exécuté par des gitanes avec des cavaliers qui le danseraient aussi bien qu'elles. « Mais, lui dis-je, l'Inquisition ne trouve-t-elle pas à redire à cette danse ? » La Pichona, prenant la parole, me dit qu'elle était absolument défendue et qu'on n'oserait point la danser, si le comte d'Aranda n'en avait donné la permission. (...)

Le lendemain, j'ordonnai à mon infâme page de me procurer un Espagnol qui m'enseignât le *fandango*. Il m'amena un danseur du théâtre que je pris aussi pour me donner des leçons d'espagnol, car il était aussi acteur et parlait fort bien. En trois jours ce jeune homme m'enseignait si bien toutes les allures de cette danse, que, de l'aveu même des Espagnols, personne ne pouvait se flatter de la danser mieux que moi.